

7 Oct 1975

Au Salon des Artistes Décorateurs, un atelier pour enfants. De créativité comme il se doit. A la Biennale de Paris, le mercredi 15 octobre, une journée des enfants. Interdite aux adultes, bien sûr. Seuls, quelques étudiants et quelques artistes sont admis pour l'enca-

Enfants : les portes de l'imagination

drement et le dialogue. Plus aucune manifestation ne se déroule sans que l'on appelle ainsi à la rescousse l'imagination des jeunes, de la maternelle à l'entrée au lycée. Ceux qui ont l'esprit critique peuvent se deman-

der si cette exploitation systématique ne tourne pas à la manipulation.

L'inspiration des adultes cherche un nouveau souffle et n'ose plus rien entreprendre sans le soutien et l'approbation de petits enfants. La créativité enfantine, c'est la mode, cela paie. Cela fait partie des mythes rentables de notre société.

Peut-être est-ce une nécessité. Au Salon des Artistes Décorateurs, les enfants peignent et décorent des portes. Leurs œuvres seront ensuite exposées avec les réalisations des adultes. Et lorsque l'on voit ces dernières, sinistres et grises, coincées, fermées, on respire en voyant les créations des enfants : des portes ouvertes sur des jardins, des fleurs, du soleil (il y a même la porte de l'amour). On se sent soulagé et émerveillé. Heureusement qu'ils sont là pour nous montrer les portes ouvertes de l'imagination et du rêve joyeux.

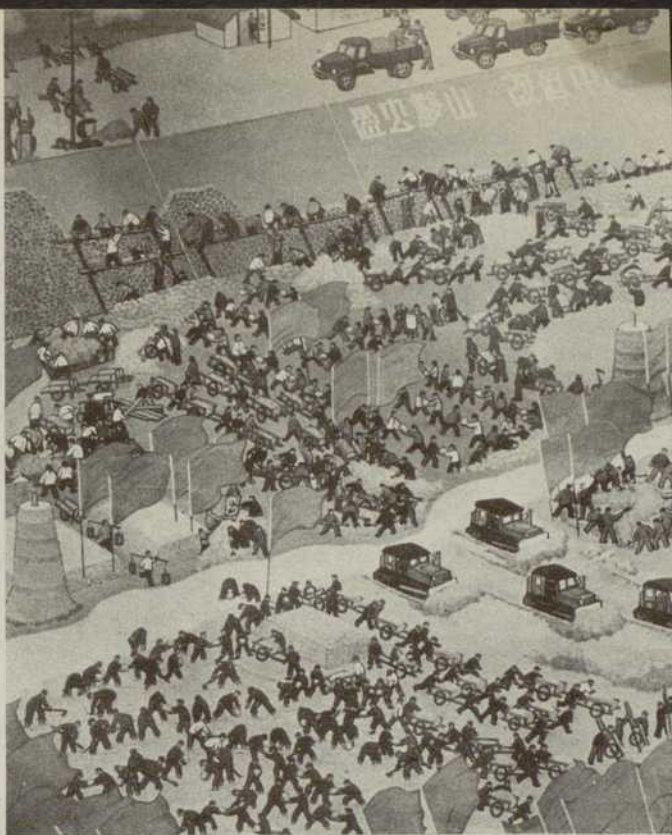
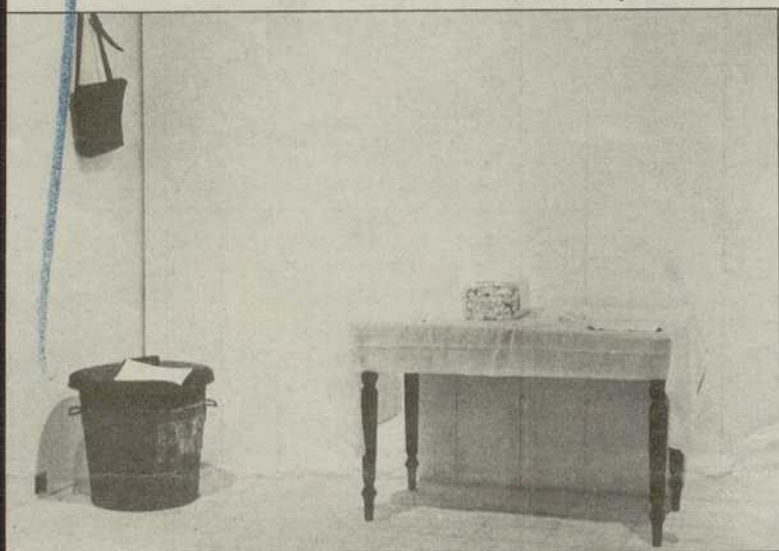
J. Da.

VALEURS ACTUELLES
14, rue d'Uzès 20

6 Oct 1975

ES ARTS

Après soixante ans de rabâchage dans l'absurde, la 9^e biennale de Paris recueille les derniers soupirs du néo-académisme. Mais la peinture chinoise, elle, se porte bien.



Cinquante ans après les « ready-made » de Duchamp, on continue à exposer des poubelles.

L'AVANT-GARDE NE SE REND PAS

Un visiteur naïf et peu au courant des vicissitudes de l'art contemporain pourrait, au seuil de la 9^e biennale de Paris, éprouver un petit frisson d'angoisse. Se demander par quelles espèces de monstres il va être assailli dans l'inquiétante caverne du musée d'Art moderne.

Mis en condition par les critiques, traumatisé par « Les pompiers de l'insolite », de Guy Tellenne, il boucle sa ceinture, redresse les épaules, pénètre dans le temple, prêt à tout.

Sa surprise est grande. Il n'y a rien. Ou si peu de choses, et déjà tellement vues partout, qu'on croirait que la crise et l'austérité sévissent aussi au royaume de l'« imagination libérée ». Aurait-on, pour des raisons d'économie, utilisé les fonds de tiroir et les déchets des expositions précédentes ?

Quelques chromos étalant le vert épinard, le bleu lessive et le rose bonbon accueillent le visiteur à l'entrée. Un ou deux graffiti scatologiques, de faux dessins d'enfants, des pages de petits carrés, quatre ou cinq morceaux de bois pris dans un manchon de brique, du fil et des ampoules

électriques serpentant au sol, un piano, une poubelle toute neuve, une demi-douzaine de récepteurs de télévision diffusant de l'« art vidéo ».

Voilà le résultat d'une « enquête permanente sur la création dans le monde », selon l'expression de M. Georges Boudaille, délégué général de la biennale. C'est proprement misérable.

Mention spéciale à trois peintres hollandais qui exposent, dans le cadre de la biennale, à l'Institut néerlandais. Ils se nomment Jaap Berghuis, Rob Van Koningsbruggen et Reindert Wepko Van de Wint.

Le premier déclare : « Au début, je peignais quelque chose pour le faire disparaître ensuite partiellement. Plus tard, ce quelque chose fut réduit à rien, c'est-à-dire à ce qui était peint. Qui fut effacé à son tour par une nouvelle couche de peinture. » M. Berghuis n'a pas encore découvert le détachant à base d'essence, qui constitue la solution finale de son problème, mais cela ne saurait tarder.

Le deuxième affirme : « On peint avec une idée, non avec de la peinture. Je crois que si l'on veut peindre avec de la peinture

on ne s'en sort pas. » Le mérite de M. Van Koningsbruggen est d'apporter la preuve qu'avec une idée, au demeurant indiscernable, on ne s'en sort pas davantage.

Enfin, M. Van de Wint livre le secret de son inspiration « concentrée sur la rythmique de la structure anatomique de la peinture, qui résulte des mouvements que peut exécuter le bras du fait de ses particularités anatomiques ». Le bras de M. Van de Wint est articulé de telle sorte qu'il ne peut exécuter que des parallélogrammes, des diagonales et des triangles tronqués.

Ce qu'annoncent depuis vingt ans les rares observateurs lucides de l'art contemporain est en train de se produire sous nos yeux : arrivé à un point d'épuisement irréversible, l'académisme de l'anti-art achève de mourir.

Dans sa préface au catalogue, M. Boudaille écrit : « Nous voulons ignorer toutes les ségrégations, les religions, les sexes et les frontières géographiques, culturelles et politiques. La seule frontière reste la limite d'âge de trente-cinq ans. »

Cette déclaration est capitale. Elle ap-